

Alain Suberchicot

Université Jean-Moulin, Lyon III

LA CONSTITUTION D'UNE CULTURE ÉCOLOGIQUE et l'apport d'Aldo Leopold

Aldo Leopold (1887-1948), dès lors qu'est révolue une période de purgatoire, n'est plus ce spécialiste apprécié du monde universitaire et d'un vaste public de son vivant mais relégué dans l'histoire et enfermé dans son temps (il a été pendant de longues années professeur à l'université du Wisconsin). Son ouvrage le plus connu, *A Sand County Almanac*,¹ est en quelque sorte, désormais, la bible des mouvements écologistes contemporains aux États-Unis. Ce livre, constamment réédité depuis sa parution en 1949 aux presses de l'université d'Oxford — Aldo Leopold meurt d'une crise cardiaque en tentant d'éteindre un feu de broussailles aux abords de sa maison des bois du Wisconsin alors que son manuscrit est en cours d'édition² — rassemble les idées éparses qui ont cours à l'époque au sujet de la protection du patrimoine végétal et animal, les constituant en un tout indissociable, formant ainsi ce qui est devenu une culture écologique. Aldo Leopold est un homme du Midwest, né d'une famille d'origine allemande qui se consacre au commerce dans l'État de l'Iowa, non loin du Mississippi, dans la petite ville dénommée Burlington. Faut-il croire que rien ne provient jamais du Midwest sans l'onction préalable de l'Est, dans le monde intellectuel américain ? Toujours est-il, ce jeune homme de bonne famille démontre tôt une prédisposition pour l'étude, et c'est loin des falaises surplombant le Mississippi qu'on l'envoie faire des études universitaires, à Yale, dans le Connecticut. Or Yale est alors déjà un lieu où s'inventent des idées nouvelles, en raison de l'influence prépondérante de Gifford Pinchot, dont la fortune a permis la création de la *Yale Forest School*, un institut de recherche et d'enseignement spécialisé, fort actif encore de nos jours. Aldo Leopold est le meilleur représentant de ce corps d'administrateurs des forêts (sans doute l'équivalent du corps des Eaux et forêts français) qui a

1. Aldo Leopold, *A Sand County Almanac, with Essays on Conservation from Round River* (New York : Ballantine Books, [1949] 1970). Voir aussi un ouvrage de commentaires de *Sand County* : J. Baird Callicott, ed. *Companion to A Sand County Almanac : Interpretive and Critical Essays* (Madison : The University of Wisconsin Press, 1987).

2. Voir la biographie d'Aldo Leopold par Curt Meine, *Aldo Leopold : His Life and Work*, (Madison : The University of Wisconsin Press, 1988).

conduit une politique d'environnement depuis la création en 1907 des Forêts nationales. Ces forêts d'État (*The National Forests*) existent encore, et chacun a eu le loisir de les visiter ici ou là dans l'ensemble du territoire américain. C'est en se consacrant à leur gestion que Leopold fait ses premières armes d'ingénieur des forêts, tout en prenant sa plume pour consigner sur le papier les circonstances de sa pratique et ses vues à propos de la protection de la nature. Tout au long de sa vie, Aldo Leopold participe à des colloques et congrès, et publie plusieurs dizaines d'articles dans la presse nationale et régionale, constituant ainsi un ensemble de réflexions sur tous les sujets possibles de cette culture en cours de constitution qu'est l'écologie entre le tournant du siècle et la Seconde guerre mondiale. Leopold évoque aussi bien l'érosion des sols que les espèces menacées, la gestion des forêts bien sûr, mais aussi des questions régionales, comme celle du destin des sols dans le sud-ouest des États-Unis. On trouve sous sa plume des articles de fond : comment définir une conscience écologique ? Qu'est-ce que l'utilisation biotique (*biotic*) de la terre ?³ À l'intelligence pragmatique portant sur telle ou telle question de ce qu'il est convenu d'appeler la gestion du patrimoine naturel vient s'adjoindre chez Leopold une capacité de pensée, un art de repousser les limites de la pensée même, une façon d'aller d'emblée aux limites des savoirs à propos du monde naturel, qui sont la contribution la plus précieuse d'Aldo Leopold à l'histoire de la conscience écologique.

Le terme même d'écologie décrit assez bien l'orientation générale de la pensée et de l'écriture d'environnement tel que Leopold les conçoit. Le concept n'est pas nouveau. On sait qu'il est utilisé par Ernst Haeckel en langue allemande (*oecologie*) dès 1869, lors de sa leçon inaugurale à l'université d'Iéna. Ernst Haeckel évoque déjà l'esprit de collaboration qui unit les organismes d'une même maison (*oikos* en grec) et insiste aussi sur le rapport fondamentalement concurrentiel entre eux.⁴ Or Leopold lui-même n'est pas étranger à cette culture critique. Elle forme un ensemble conceptuel qui, dès sa venue dans le concert des savoirs scientifiques, réfléchit à la manière d'habiter le monde qui est celle de tous les êtres vivants.⁵ L'ouvrage le plus connu de Leopold, *L'Almanach du pays des sables*, tire son titre du pays des sables de

3. Lire « A Biotic View of the Land » et « The Ecological Conscience » dans Susan L. Flader et J. Baird Callicott (eds.), *The River of the Mother of God and Other Essays of Aldo Leopold* (Madison : The University of Wisconsin Press, 1991). Consulter aussi dans le même ouvrage la bibliographie complète d'Aldo Leopold, 349-370.

4. Voir à ce propos le chapitre « Words on a map » de l'ouvrage de Donald Worster, *Nature's Economy : A History of Ecological Ideas* (Cambridge : Cambridge University Press, [1977] 1995), 191-204.

5. Roderick Nash donne aussi une définition de la notion d'écologie : « The Greek word *oikos*, meaning house, is the root of both *economics* and *ecology*. » Voir son article « Aldo Leopold's intellectual heritage » in *Companion to A Sand County Almanac* 63.

la région centrale du Wisconsin. Leopold y évoque la maison dont il a fait l'acquisition — en fait une ferme abandonnée — en 1935. L'écrivain d'environnement a son lieu. Dès lors, il possède sa cabane tel Thoreau aux abords immédiats de *Walden Pond*. Elle sera l'endroit de l'écriture, peut-être rêvé, peut-être glorifié, mais tout de même point symbolique de constitution d'un art du verbe associé au monde naturel. Depuis cette ferme transformée en lieu de villégiature non loin de Madison, Leopold observe les oiseaux ; il plante des arbres, et il légitime ce lieu modeste par sa présence et celle de sa famille. Cette bâtisse ne sert plus à l'agriculture. Aucune activité productive ne lui est associée. Aldo Leopold tirera de l'amour de ce lieu simple et méprisé ; il fera sienne une légitimité symbolique qui est attachée à cette ferme, car il en a besoin en tant qu'écrivain d'environnement.⁶

On n'est pas sûr que le travail d'Aldo Leopold nous propose quelque théorie capable de s'arrêter à des questions de vocabulaire. Chez nous, le philosophe François Dagognet affirme que, tandis que la notion d'environnement désigne l'ensemble des lieux que nous habitons, la notion d'écologie serait plus étroite, uniquement occupée des rapports entre les êtres vivants et leur biotope. Ainsi, dans *Nature*, il nous dit : « Le mot d'écologie, plus restreint, ne prenait en compte que les vivants — les plantes et les bêtes — dans leurs relations (les biocénoses) ou leur milieu (biotope) tandis que l'environnement englobe davantage et comprend aussi bien l'homme que ce qu'il est amené à voir et à édifier (les sites, les constructions, l'occupation du sol). »⁷ On peut contester cette bipartition très commode, et dire que c'est toujours dans un sol que les rapports entre les êtres vivants se définissent ou évoluent, et que c'est là une question d'écologie qui a longuement, en l'espèce, suscité l'attention d'Aldo Leopold.

Héritier ou précurseur ?

L'activité scientifique et l'activité d'écriture, qui, dans le cas de Leopold, se superposent au moins partiellement, ne se sont pas développées *in vacuo*. Retenons d'emblée trois prédécesseurs immédiats : Liberty Hyde Bailey, William Temple Hornaday, et Gifford Pinchot, figure plus connue que les deux précédentes, en raison de son rôle politique dans les cabinets de William McKinley, Theodore Roosevelt et Howard Taft, à la tête du Service des forêts. Tous trois ont apporté leur pierre à l'édifice des savoirs écologiques. Tous trois ont

6. Notons aussi que c'est dans la ferme du pays des sables qu'a été formé par son père le fils d'Aldo Leopold, Luna B. Leopold, né en 1915, une grande figure de l'écologie américaine, spécialiste de géomorphologie, professeur à Berkeley, et pourfendeur des barrages hydroélectriques. Consulter de Luna B. Leopold, M. Gordon Wolman et John P. Miller, *Fluvial Processes in Geomorphology* (New York : Dover Publications, [1964] 1995).

7. François Dagognet, *Nature* (Paris : Vrin, 1990).

publié des essais aisément accessibles encore de nos jours grâce à la banque de données de la Bibliothèque du Congrès.⁸ L'apport de Liberty Hyde Bailey est plus spécifiquement religieux, tandis que Hornaday est plus scientifiquement spécialisé dans la mesure où il s'est surtout intéressé à la protection des espèces animales, et aux codes de bonne conduite à mettre en place chez les chasseurs. Gifford Pinchot pourra être considéré, par rapport aux deux autres influences qu'il convient de reconnaître à Aldo Leopold, comme un théoricien capable de concevoir un cadre général de la responsabilité écologique.

Les valeurs auxquelles Liberty Hyde Bailey est le plus attaché sont religieuses, au sens où la nature est surtout pour lui une manifestation de la présence divine. L'idée est hélas fort ancienne, et l'on peut à ce propos se demander si pareille idée est capable de féconder une culture moderne. Non, bien sûr. Car il y a dans pareille idée une conception littérale des savoirs religieux. Dieu est partout, donc il est aussi dans la nature. Observons que les valeurs religieuses, pour fondamentalistes qu'elles puissent paraître, interviennent, dans la culture américaine, à propos de toute discussion de portée collective. C'était déjà le cas dans les débats à propos de l'esclavage. Les voici à nouveau présentes à propos des questions d'environnement. Le mérite essentiel de Liberty Hyde Bailey n'est bien sûr pas d'avoir fait sien un cliché. C'est au contraire d'avoir su le dépasser. On sait qu'il était un homme de talent, professeur d'horticulture à Cornell University, et directeur-fondateur de *Country Life*, périodique consacré à la vie à la campagne, et à la culture des fleurs ornementales. Son apport à la culture écologique est considérable car il est à l'origine d'une idée, l'idée de la valeur intrinsèque du monde naturel. Il a été le premier à la formuler dans son ouvrage de 1915 intitulé *The Holy Earth*.⁹ Or que nous dit Bailey ? Il s'exprime en ces termes:

If God created the earth, so is the earth hallowed; and if it is hallowed, so must we deal with it devotedly and with care that we do not despoil it, and mindful of our relations to all beings that live on it. We are to consider it religiously: Put off thy shoes from off thy feet, for the place whereon thou standest is holy ground. The sacredness to us of the earth is intrinsic and inherent. It lies in our necessary relationship and in the duty imposed upon us to have dominion, and to exercise ourselves even against our own interest. We may not waste that which is not ours. To live in sincere relations with the company of created things and with conscious regard for the support of all men now and yet to come, must be of the essence of righteousness. [Bailey 14-15]

8. Voir le site Web de la *Library of Congress* à l'adresse suivante: <<http://www.locweb.gov>> et parcourir en particulier la collection intitulée « The Evolution of the Conservation Movement, 1850-1920 ».

9. Voir le texte intégral de l'ouvrage de Liberty Hyde Bailey sur le site de la bibliothèque du Congrès cité *supra*: *The Holy Earth* (New York : Scribner's Sons, 1915).

La conception de Liberty Hyde Bailey a ceci de particulier qu'elle reconnaît à l'être humain une position dominante à l'égard du monde naturel, mais cette domination est exprimée d'une façon paradoxale. Qu'est-ce, en effet, qu'une domination qui ne sert à rien, et dont on ne fait pas usage ? Bailey nous invite à nous déchausser pour aller pieds nus. L'heure était solennelle, un rien sacerdotale — on tutoie comme le fait Dieu le Père en s'adressant aux hommes dans la Version autorisée—, mais pas encore portée au nudisme, comme si, marchant aux abords de quelque parterre de fleurs, nous entrions dans une mosquée. C'est excessif. Le droit est cependant refusé aux hommes de dominer la nature. Il est certes reconnu dans son principe, mais il est refusé dans ses effets, signe qu'avec les propos de Liberty Hyde Bailey, la pensée de l'environnement naturel est parvenue à un point de transition. Cette pensée est à la fois une pensée de la domination de la nature par les êtres humains, et une pensée qui définit un nouvel ordre écologique aux termes duquel le pouvoir de dominer n'est jamais exercé d'une façon destructrice. Ce n'est pas dit, mais fortement suggéré : la relation sincère que Bailey évoque est une relation de parité entre les êtres humains et la nature. Cette relation est définie d'une manière telle que Bailey reconnaît au monde naturel une valeur pour lui-même, et surtout une valeur qui ne dépend ni des caprices ni de la volonté des humains, ni de l'utilité que ce monde naturel pourrait avoir pour eux. La contestation de l'utilitarisme foncier de la culture américaine est la part la plus neuve, mais aussi la plus durable, des propositions de Bailey. L'utilitarisme résiduel propre à la tradition intellectuelle américaine fait concevoir la nature comme utile aux humains, donc comme inféodée à leurs désirs. Cet utilitarisme résiduel est rejeté. Les valeurs religieuses, on le voit, ont été utilisées par Bailey pour passer d'une idée somme toute banale (Dieu est dans le monde), à une idée qui l'est beaucoup moins, celle qui nous dit que la nature est intrinsèquement bonne, même si elle est indifférente à notre égard, et si elle ne nous rapporte rien. Le terreau intellectuel grâce auquel on allait pouvoir étayer l'idée de la protection des espèces, y compris les moins séduisantes, et les moins utiles, était trouvé.

Aldo Leopold a lu Liberty Hyde Bailey, comme l'a établi son biographe Curt Meine [Meine 214, 296]. L'a-t-il pour autant fait de manière servile, sans transcender d'une façon ou d'une autre l'idée de la valeur intrinsèque des éléments végétaux ou animaux qui composent la nature ? Impossible de soupçonner Aldo Leopold de littéralisme. Il reprend les idées de Liberty Hyde Bailey à son compte, mais il les renouvelle de l'intérieur. Nous disposons d'un texte rédigé en 1924, alors refusé par *The Yale Review*, peut-être à cause de la radicalité des propositions qu'il contient. Aldo Leopold en effet s'érige contre l'idéologie dominante issue de la tradition de Frederick Jackson Turner, qui

consistait à voir dans l'exploration complète du territoire américain une victoire nationale. Dans « The River of the Mother of God », texte au titre et donc au thème d'une religiosité non dissimulée et quelque peu naïve, Aldo Leopold revendique pour la nature le droit de rester inconnue, ce qui est une manière de donner corps à l'idée de valeur intrinsèque. La nature vaut en elle-même et, mieux encore, nous dit-il en substance, aucun témoin n'est nécessaire pour en quelque sorte servir de conscience de légitimité à cette valeur intrinsèque. La valeur intrinsèque du monde naturel existerait donc indépendamment de tout sujet capable de la dire, d'en être le vecteur ou de porter témoignage de son existence et de sa justesse. Aldo Leopold écrit :

And now, speaking geographically, the end of the Unknown is at hand. This fact in our environment, seemingly as fixed as the wind and the sunset, has at last reached the vanishing point. Is it to be expected that it shall be lost from human experience without something likewise being lost from human character ? [Leopold, *The River* 124]

Or, quelle étrange notion que cette idée d'une expérience de l'inconnu : l'inconnu ne peut pas être un objet d'expérience ; toute expérience postule une connaissance, car elle y conduit ou bien elle en est issue. Mysticisme à bon marché ? Propos facile et un rien démagogique ? Non, mais état provisoire d'une culture écologique. Car, effectivement, dire que le déclin de l'Inconnu (notons la majuscule) est une perte revient à avouer que le sujet percevant la valeur intrinsèque du monde naturel est la mesure de toute chose, y compris de ce qui est censé lui échapper. C'est ré-introduire après l'avoir éliminé un sujet humain de référence, alors qu'on pensait que l'effet même de la valeur intrinsèque était de s'en passer ; et la conscience de la valeur intrinsèque impliquait un regard porté sur le monde, tout en étant un conscience paradoxale du monde sans regard, puisque le monde était censé avoir un prix sans être pour autant un objet de conscience. Cette présence-absence du sujet (ce regard sans regard) est une impossibilité épistémologique qui trahit une double attente au sein de la culture écologique : d'une part trouver un moyen de donner un prix à tout, même à ce qui dans le monde naturel semble ne pas en avoir, d'autre part constituer une éthique de l'environnement qui implique un engagement moral de l'être humain. Ces constantes sur fond d'incertitude sont des paradigmes de la culture écologique : comment pourrait-on du reste échapper à la contrainte de tout travail de conscience, qui craint de bousculer ce sur quoi porte son attention de peur de se trahir, et qui sait aussi qu'il ne peut pas exister de valeurs humaines sans risques d'erreurs d'appréciation ?

L'apport à la pensée d'Aldo Leopold venu du travail de William Temple Hornaday est plus spécialisé. Ce directeur du zoo de New York au début du XX^e siècle est connu depuis 1913, date de la publication d'un livre

marquant dans l'histoire de la culture écologique, *This Vanishing Wild Life*.¹⁰ On sait que Leopold admire cet ouvrage et l'offre même à son père [Meine 128]. La question qui préoccupe William Temple Hornaday est celle de la protection des espèces animales, dans un contexte de diminution sensible des ressources en gibier, et alors même que de nombreuses espèces propres au territoire américain avaient disparu. L'objectif de l'ouvrage de Hornaday est de civiliser les chasseurs ; c'est une tâche que les États-Unis ont entreprise très tôt, si on compare la situation américaine à celle qui prévaut ailleurs, mais aussi très tard, car le mal était fait. Il y a chez Hornaday des propositions novatrices à l'époque et suffisamment radicales pour frapper les consciences, car c'est une interdiction sélective de la chasse que Hornaday préconise : « The only remedy for the present extermination of game according to law that so rapidly and so furiously is proceeding all over the United States, Canada, Alaska, and Africa, is ten-year close seasons on all the species threatened with extinction, and immensely reduced open seasons and bag limits on all the others. »¹¹ Hornaday souhaite influencer sur l'action publique, puisque déjà l'organisation de la chasse faisait partie des prérogatives de l'État ; il envisage la chasse excessive comme une pathologie (son objectif est de porter remède à une situation dégradée) ; il définit un nouvel espace de la responsabilité humaine, car la chasse jusqu'alors échappait à toute définition stricte des droits et des devoirs humains. La notion même d'éthique de la chasse apparaît chez Hornaday. C'est ainsi qu'est évoquée la nécessité d'interdire la vente du gibier, alors que des profits colossaux étaient tirés à l'époque de ce genre de commerce. Voici ce qu'il écrit :

A Sportsman is a man who loves Nature, and who in the enjoyment of the outdoor life and exploration takes a reasonable toll of Nature's wild animals, but not for commercial profit, and only so long as his hunting does not promote the extermination of species. In view of the disappearance of wild life all over the habitable globe, and the steady extermination of species, the ethics of sportsmanship has become a matter of tremendous importance. [Hornaday 382]

D'où une orientation durable de la pensée d'Aldo Leopold, qui avait pour arrière-plan des propos forts tels que ceux-ci, et ne pouvait manquer d'en mesurer la portée publique, puisque la chasse était une activité fort prisée, et n'était pas, sur les terres ouvertes de l'Amérique, réservée à quelques-uns. Semblable au rêve de l'accès facile à la terre, celui-là même que Crève-cœur salue avec enthousiasme, l'accès illimité au gibier fait partie du rêve d'une

10. À propos de William Temple Hornaday voir l'ouvrage de Stephen Fox, *The American Conservation Movement : John Muir and His Legacy* (Madison : The University of Wisconsin Press, 1981), 148-151.

11. Cf. William Temple Hornaday, *Our Vanishing Wild Life* (New York : Scribner's Sons, 1913), 62 in <<http://memory.loc.gov>>.

Amérique généreuse, et voici que ce rêve devient cauchemar. L'éthique de la chasse est un impératif d'économie au pays de l'abondance.

Comment Aldo Leopold va-t-il s'accommoder de pareil héritage moral ? En étant d'emblée conduit grâce à l'impératif défini par Hornaday jusqu'aux limites de la réflexion à propos des ressources naturelles. C'est ainsi que Leopold sera tenté d'étendre cette notion d'éthique ; il la fait mesure de tout ; il lui donne une ampleur dans son œuvre que l'on ne pouvait pas soupçonner dans les propos circonscrits aux questions de chasse de Hornaday. D'où la notion d'éthique de la protection de la nature (« conservation ethic ») qui apparaît dans l'œuvre d'Aldo Leopold et figure en bonne place dans *A Sand County Almanac*. C'est le thème essentiel d'un article publié en 1933 et qui a pour titre, précisément, « The Conservation Ethic ». Aldo Leopold — nous sommes à l'époque du *New Deal* — ne reconnaît pas sa dette à l'égard de William Temple Hornaday, mais, grâce à un discret retour vers lui-même, avoue que la proposition théorique de Hornaday s'insère dans le mouvement général de l'histoire des idées écologiques, en écrivant :

There is as yet no ethic dealing with man's relationship to land and to the non-human animals and plants which grow upon it. Land, like Odysseus' slave-girls, is still property. The land-relation is still strictly economic, entailing privileges but not obligations. The extension of ethics to this third element in human environment is, if we read evolution correctly, an ecological possibility. [Leopold, *The River* 182]

L'arrivée de l'éthique dans le domaine du rapport entre les humains et les animaux, et, plus encore, dans le domaine du rapport entre les humains et la terre, grande préoccupation de l'écologie américaine, est due à Hornaday. Il est vrai que Hornaday s'intéressait beaucoup aux questions d'éducation, et, en particulier, à la formation du public cultivé en matière de savoirs écologiques. C'est là l'autre apport déterminant de William Temple Hornaday. Dans *This Vanishing Wild Life*, notons que l'inertie et l'incapacité du corps des professionnels de la nature sont invoquées pour expliquer la disparition de nombreuses espèces. Propension à l'auto-flagellation typique de la gent de plume ? On peut se poser la question en examinant les termes du chapitre de l'ouvrage de Hornaday intitulé « The duty of American zoologists and educators to American Wildlife » :

Throughout sixty years, to go no further back, the people of America have been witnessing the strange spectacle of American zoologists, as a mass, so intent upon the academic study of our continental fauna that they seem not to have cared about the destruction of that fauna. [Hornaday 387]

Hornaday évoque bien entendu la raréfaction du bison, mais aussi de diverses espèces d'oiseaux. Ce qui prévaut, c'est un sentiment d'échec politique. Et

l'échec politique, on peut le penser, est favorable au travail de refondation, lorsque l'on ressent un besoin de synthèse pour répondre à une réalité politique décevante. C'est cette réalité politique décevante qui a motivé Leopold, de même que son engagement dans un cadre institutionnel favorable à la constitution d'une œuvre de culture, puisque Leopold, avant d'assumer une charge d'enseignement et de recherche à l'université du Wisconsin, a été membre du corps des Eaux et forêts américain à sa sortie de Yale.

L'apport de Gifford Pinchot est celui d'un grand synthétiseur d'idées. On sait que Pinchot est l'élément moteur de la politique américaine de l'environnement entre 1898 et 1910. C'est lui le premier chef du Service des forêts (*The Forest Service*). C'est encore lui qui, par un efficace travail dans les coulisses, a fait, à la faveur de son action publique, multiplier par cent le financement du Service des forêts par l'État américain.¹² Il publie en 1910 un ouvrage fournissant à l'écologie un cadre théorique aujourd'hui encore non dépassé par l'histoire de la conscience de l'environnement. *The Fight for Conservation*,¹³ en effet, définit trois principes de la protection de l'environnement, un peu comme une constitution définit les principes de l'organisation politique. Dans le cas de la pratique constitutionnelle, un cadre juridique général offre suffisamment de souplesse pour épouser des circonstances politiques variées. Gifford Pinchot fait de même en désignant comme valeurs de la protection de la nature d'une part le développement durable, d'autre part la prévention du gaspillage, et enfin le partage des ressources naturelles et l'accès pour tous à ces mêmes ressources. Ceci relève de la pensée politique, car, effectivement, le souci du bien commun inscrit dans une question sociale une question de ressources naturelles. Par ailleurs, l'ouvrage de Pinchot, rédigé dans un contexte général de contestation de la chasse, dans un temps qui était encore celui des pionniers de l'écologie, ne pouvait pas prendre le risque de prôner le contrôle de l'accès aux ressources sans la contrepartie politique qu'est cette notion de partage. C'est pourquoi cette notion figure en bonne place dans le projet de gestion des ressources naturelles défendu par cet ouvrage. En outre, Gifford Pinchot avait à cœur de susciter une adhésion à son projet, d'où encore cette notion de partage, qui permet d'agrèger autour de soi des appuis politiques, construisant ainsi une culture démocratique. C'est un aspect de l'écologie qui ne s'est jamais démenti depuis lors. Il fallait, pour soutenir l'idée nouvelle de la protection de l'environnement, qui prenait de l'ampleur

12. Lire en particulier l'analyse de l'action de Gifford Pinchot in Stephen Fox, *The American Conservation Movement* 129-130.

13. Cet ouvrage figure dans la collection du site Web de la bibliothèque du Congrès intitulée *The Evolution of the Conservation Movement, 1850-1920* (New York: Doubleday, Page & Company, 1910).

avec le siècle, la présenter de manière suffisamment ouverte et prometteuse. Voici comment Gifford Pinchot y parvient :

The first great fact about conservation is that it stands for development. There has been a fundamental misconception that conservation means nothing but the husbanding of resources for future generations. There could be no more serious mistake. Conservation does mean provision for the future, but it means also and first of all the recognition of the right of the present generation to the fullest necessary use of all the resources with which this country is so abundantly blessed. Conservation demands the welfare of this generation first, and afterward the welfare of the generations to follow. [Pinchot 42]

L'idée de protection de la nature est donc aux yeux de Pinchot une idée d'emblée tournée vers l'avenir. Elle ne porte pas exclusivement à entretenir une position régressive, qui interdirait l'accès aux ressources. À ce titre, c'est une idée issue d'un monde riche, et où l'accès aux richesses a déjà été permis à une population. La terre était accessible au plus grand nombre possible : c'est là l'un des traits les plus constants du monde agraire américain. Pas de radicalisme écologique chez Pinchot donc. Après avoir soigneusement insisté sur la nécessité de ne pas gaspiller les ressources naturelles, il en vient à sa grande idée, celle du partage :

The natural resources must be developed and preserved for the benefit of the many, and not merely for the profit of a few. We are coming to understand in this country that public action for public benefit has a very much wider field to cover and a much larger part to play than was the case when there were resources enough for everyone, and before certain constitutional provisions had given so tremendously strong a position to vested rights and property in general. [Pinchot 47]

La célèbre idée de Jeremy Bentham, libérale et utilitariste, du plus grand bien pour le plus grand nombre,¹⁴ guide la pensée de Gifford Pinchot. C'est pourtant la nécessité de l'action publique, et donc la propriété collective des terres les plus menacées, qui est justifiée ici. Pinchot ne semble guère faire confiance à l'initiative privée pour mener à bien cette grande idée de protection des ressources naturelles qu'il défend. Ce qui frappe, somme toute, chez Gifford Pinchot en particulier, c'est la grande assurance de ses propos. Bailey et Hornaday sont plus dubitatifs, et leur écriture s'en ressent. Pinchot n'éprouve pas de doute. Tout se passe comme s'il était insensible à l'échec écologique, contrairement aux autres figures marquantes de l'écologie Belle Époque. Aldo Leopold sera leur héritier, mais aussi un précurseur car, pris entre les doutes des uns et la foi inébranlable de Pinchot, il sait qu'il n'écrira pas sans interro-

14. Consulter l'édition électronique de *Principles of Morals and Legislation*, de Jeremy Bentham, publié sous la direction de James Fieser, à l'adresse suivante: <<http://www.utm.edu/research/iep/text/bentham/benthpri.htm>>.

gations, ni sans la volonté de tenter de construire un ensemble conceptuel capable de résister à la déception née des obstacles inévitables que rencontre tout esprit occupé d'écologie dans un siècle de croissance économique qui a mené l'Amérique au premier rang mondial.

L'amplitude épistémologique

Pourquoi évoquer la question de la capacité des savoirs écologiques à se constituer en aires de conscience aussi vastes que possible, et qui entretiennent entre elles des rapports de voisinage et de continuité ? L'héritage dans lequel Aldo Leopold puise au cours de ses années de formation est relativement hétérogène. Protéger les espèces animales des chasseurs peut se révéler être en contradiction avec l'idée du partage et de l'accès facile aux ressources naturelles tel que le préconisait Gifford Pinchot. D'où le désir de proposer des synthèses plus générales. Or de telles synthèses n'apparaissent pas d'emblée. Il n'est donc pas surprenant de constater qu'elles sont un aboutissement de la pensée d'Aldo Leopold. On peut trouver plusieurs raisons à cela. Tout d'abord, il n'est jamais facile d'élaborer une vision globale en s'appuyant sur un ensemble conceptuel légué par une génération précédente. Ensuite, tout intellectuel est amené à faire face aux incertitudes de sa propre pensée, qui le conduisent à tenter de constituer des synthèses conceptuelles pour y résister. Aldo Leopold a besoin d'expérience intellectuelle, et aussi de l'expérience pratique de la responsabilité écologique directe, celle, par exemple de la gestion des territoires publics, pour aboutir à une pensée mature. *A Sand County Almanac* se propose ainsi à nous en tant que tentative pour associer des concepts :

That land is a community is the basic concept of ecology, but that land is to be loved and respected is an extension of ethics. That land yields a cultural harvest is a fact long known, but latterly often forgotten.

These essays attempt to weld these three concepts. [Leopold, *Almanac* xix]

Or Aldo Leopold est embarrassé par une caractéristique de sa propre écriture, cette impulsion qui est en elle de vouloir unifier des concepts. En effet, il prétend marier des savoirs, alors que la constitution d'une culture ne l'exige pas vraiment. « Le propre d'une culture, c'est de n'être pas identique à elle-même, » nous enseigne Jacques Derrida à propos de la culture européenne, dans un contexte il est vrai tout différent.¹⁵ Dès lors, la tâche qui consiste à associer des concepts est une tâche qui n'est pas indispensable, et qui est peut-être impossible : Aldo Leopold use de la litote par courtoisie lorsqu'il nous dit

15. Derrida voit dans toute culture ce qu'il nomme une « différence à soi ». Lire *L'autre Cap* (Paris : Minuit, 1991), 16 sq.

qu'il tente de faire se rejoindre des concepts ; il ne comprend pas que le savoir puisse résister à l'unification, et se le cache sans doute. Son idée d'associer les concepts est une réponse à l'éparpillement des savoirs qui se manifeste dans toute culture, surtout si celle-ci est en cours de constitution, comme c'est le cas de l'écologie. Voilà pourquoi Aldo Leopold est l'inventeur de ce concept de terre-communauté, qui parcourt son œuvre, et reste sa contribution la plus fameuse à la culture écologique. C'est une métaphore pourtant, qui se fait concept, et c'est donc une métaphore qui a réussi. Mais la réussite est-elle totale, ou ne génère-t-elle pas quelque insatisfaction ?

La notion de terre-communauté est une notion à caractère spatial. Ceci nous renseigne à propos d'un trait important de la culture écologique telle de Leopold la définit : elle est surtout une réflexion à propos du destin du territoire. Elle présente un fort substrat géographique. D'où l'intérêt, à titre compensatoire, que l'on trouve chez Leopold pour une réflexion consacrée à la question du temps dans les processus naturels et dans la responsabilité écologique. Dans ce pays des sables du centre du Wisconsin, le premier héros qui apparaît est un arbre. Il porte en lui toute une histoire qui n'est pas seulement biologique, mais aussi littéraire. On ne compte plus les arbres chez Thoreau, ni même chez Whitman, notamment dans son journal, *Specimen Days*.¹⁶ Ce chêne qui permet à Leopold de développer sa réflexion dans *Sand County Almanac* tisse des liens avec le passé qui sont d'ordre générique. Grâce à cet arbre, Leopold communique (et communie) avec les grands anciens qui ont autorisé dans la littérature américaine une thématique d'environnement. Le voici :

The stump, which I measured upon felling the tree, has a diameter of 30 inches. It shows 80 growths rings, hence the seedling from which it originated must have laid its first ring of wood in 1865, at the end of the Civil War. But I know from the history of present seedlings that no oak grows above the reach of rabbits without a decade or more of getting girdled each winter, and re-sprouting during the following summer. Indeed, it is all too clear that every surviving oak is the product either of rabbit negligence or of rabbit scarcity.

De toute évidence, cet arbre désigne un temps générique, celui de l'écriture d'environnement, dont Aldo Leopold se réclame même si écrire ne veut pas dire renoncer à des savoirs biologiques. Ici, le sens littéraire est implicite : est signifié l'appartenance à un genre, et aussi reconnu ce rôle crucial qui est celui de la Guerre civile dans l'histoire culturelle du pays. La Guerre civile est un moment privilégié où de nouveaux modes de conscience se mettent en place, c'est suggéré. C'est un moment de naissance, où s'installe le souci de la natu-

16. Voir en particulier « The Oaks and I », *Specimen Days in Poetry and Prose*, sous la direction de Justin Kaplan (New York : The Library of America, 1982), 808-809.

re. Aldo Leopold aime aussi définir le rapport entre l'écriture d'environnement et le temps qui passe. Trop de passé, et voici l'écriture d'environnement nostalgique, donc amputée de l'autorité que l'on souhaite lui faire acquérir. Pas assez de passé, et l'écriture d'environnement est fugace, inscrite dans la futilité du moment. Aldo Leopold veut désigner un passé, et il y parvient. La conscience du temps est ce qui permet de construire l'autorité du texte d'écologie. Il y a dans ce recours au temps un danger auquel Aldo Leopold n'échappe pas. L'*Almanach* sur-valorise le passé. Tout était, en termes d'environnement, moins dégradé alors qu'à l'instant où Leopold écrit. Évoquant en particulier la lente et inexorable disparition des pigeons voyageurs des campagnes américaines, Aldo Leopold vient à présenter leur existence comme étant antérieure au temps où les *Babbitts* ne régentaient pas les campagnes. Aldo Leopold fait allusion au célèbre personnage de Sinclair Lewis, symbole américain de la Béotie.¹⁷ Or c'est là un raisonnement faible : la Béotie existe en effet depuis fort longtemps. Aldo Leopold d'ailleurs le ressent puisqu'il essaie de tempérer les effets d'un discours nostalgique qui ne sert pas en général l'autorité d'un texte. Pour constituer une culture écologique, encore faut-il qu'elle soit tournée vers l'avenir. Aldo Leopold s'y emploie, tâchant de développer une vision dynamique du temps des phénomènes naturels.

Mieux encore, Aldo Leopold brouille l'opposition du passé et du présent. Pour ce faire, il invente l'idée d'une jeunesse du monde : le temps d'avant était un temps préalable ou premier, et le temps de maintenant est un temps second. Leopold conçoit l'idée d'une pyramide alimentaire, et en tire la conclusion que la disparition des grands prédateurs de cette pyramide raccourcit la chaîne alimentaire au lieu de la maintenir dans son état premier, c'est-à-dire dans l'état correspondant à une jeunesse du monde : ainsi, le langage de la nostalgie est maîtrisé, puisque le passé était une forme de jeunesse et une énergie première. L'expression de la nostalgie est amenuisée par l'arrivée de la métaphore : « One change is in the composition of floras and faunas. The larger predators are lopped off the apex of the pyramid ; food chains, for the first time in history, become shorter rather than longer. » [Leopold, *Almanac* 254] Le char de l'État navigue sur un volcan. Comme dans le célèbre discours du sous-préfet lors des comices agricoles dans *Madame Bovary*, nous sommes devant une métaphore mixte, qui marie la chaîne à la pyramide. Est-ce au bénéfice d'un surcroît de sens ? La métaphore permet-elle de mieux dire la vérité ? Ou bien la constitution d'une culture invite-t-elle à aller de métaphore en métaphore, afin de cerner peu à peu le sens sans y parvenir

17. « The wonder is not that the pigeon went out, but that he ever survived through all the millenia of pre-Babbittian time. » [Leopold, *Almanac* 119].

jamais tout à fait ? On aura reconnu là une manifestation de la thèse de Richard Rorty dans *Contingency, Irony and Solidarity*. On ne peut pas, mais la question reste posée, adopter la thèse de Richard Rorty dans toute sa radicalité. Car pour Rorty, aller de métaphore en métaphore est la condition normale du langage. Rorty ne dit rien du moment où une métaphore devient concept et donc change de nature. « ...The world does not provide us with any criterion of choice between alternative metaphors, » écrit-il, comprenant le procès de la signification comme un effet de langage.¹⁸ Disons d'Aldo Leopold, avec quelque modération, que, constituant une culture écologique, il devait d'abord aller de métaphore en métaphore pour rassembler sa force théorique dans le but de convaincre.

A Sand County Almanac est parcouru de ces instants métaphoriques. La métaphore est ce qui rattache le texte d'environnement au travail littéraire. Par lui, l'objectif poursuivi, mais inavoué, est de gagner une meilleure conscience du monde aperçu, comme s'il était fuyant.¹⁹ Ce sont des instants de lucidité qu'Aldo Leopold tente d'inclure dans le texte, et peut-être de susciter. Ainsi de ce chêne, encore, un arbre qui ne cesse de fasciner Aldo Leopold, un arbre qui est engagé dans un combat pour sa survie. On apprend que le chêne à écorce dure (*burr oak*) résiste par l'épaisseur de la protection qui le recouvre aux feux de prairie, prenant peu à peu possession des herbages naturels : « Burr oaks were the shock troops sent by the invading forest to storm the prairie ; fire is what they had to fight. » [Leopold, *Almanac* 29] Pas de savoirs biologiques incertains ici, d'ailleurs. La métaphore du combat rassure ; elle coïncide avec un moment de confiance, qui met en évidence la capacité de résistance du monde naturel, tout en montrant qu'il y a une concurrence entre les espèces sur un terroir donné. La volonté de clairvoyance dont fait preuve Aldo Leopold s'érode quelque peu avec l'apparition d'un sens du mystère, à mesure que le travail métaphorique s'accomplit. Le monde naturel devient un système de signes. Il est ainsi question du *silphium*, une plante de la prairie à grandes fleurs, qui peut atteindre trois mètres cinquante de hauteur, et qui tend à disparaître, en raison des menaces qui réduisent son habitat naturel. L'observer, c'est déjà lire l'histoire d'un terroir. Aldo Leopold ne méprise pas l'anecdote, et il raconte donc :

This year I found the Silphium in first bloom on 24 July, a week later than usual ; during the last six years the average date was 15 July.

18. Lire de Richard Rorty, *Contingency, Irony, and Solidarity* (Cambridge : Cambridge University Press, 1989), 20.

19. Voir à ce propos Stanley Cavell, *This New Yet Unapproachable America : Lectures after Emerson after Wittgenstein* (Albuquerque : Living Batch Press, 1989), 86 sq.

When I passed the graveyard again on 3 August, the fence had been removed by a road crew, and the Silphium cut. It is easy now to predict the future ; for a few years my Silphium will try in vain to rise above the mowing machine, and then it will die. With it will die the prairie epoch. [...]

If I were to tell a preacher of the adjoining church that he road crew has been burning history books in his cemetery, under the guise of mowing weeds, he would be amazed and uncomprehending. How could a weed be a book ? [Leopold, *Almanac* 49]

La métaphore qui domine ce passage est bien sûr celle du livre : le grand livre de la nature parle encore et encore. On peut songer à « Walden », le poème de H. D. Thoreau, qui suggère qu'une oreille habituée peut saisir des mots qui s'échappent de *Walden Pond*. Bien entendu, ces mots ne sont pas audibles, car Thoreau ne nous révèle pas ceux qu'il dit ou imagine avoir entendus.²⁰

La transformation des signes de la nature en un ensemble qui fait livre-monde n'est pas sans conséquence. De la certitude première qui permettait de présenter des savoirs sûrs, il ne va rester chez Aldo Leopold que des interrogations, et le sentiment que les pouvoirs du langage sont d'une portée limitée. On apprend ainsi que, sur le marécage voisin de la maison, des générations de grues ont vécu ; on est conscient des couches de tourbe qui se sont déposées ; on mesure l'étendue, nécessairement immense, du temps géologique et du temps biologique. Tous ces éléments sont ce que Leopold nomme des pages d'histoire. Or, une question reste sans réponse soudain : « To what end ? » [Leopold, *Almanac* 102] Quel est le but de tout cela ? Question que l'on ne saurait élucider. À mesure que le grand livre du monde est lu et que l'histoire s'écrit, un mystère s'installe, et il ne cessera dès lors de s'approfondir. Une ébriété épistémologique va s'installer, et c'est bien elle qui donne le vertige avec l'arrivée du « fleuve rond » (*Round River*). Notons que les essais de *Round River* sont des essais posthumes publiés sous forme d'ouvrage par Luna B. Leopold en 1953, et plus tard associés par lui à la première version de *A Sand County Almanac*,²¹ constituée d'essais tenus en réserve et déjà écrits.²² La circulation du vivant est conçue comme un fleuve qui coule en lui-même, d'où cette notion de fleuve rond, qui fait cercle, et qui inscrit une figure de l'éternel recommencement :

One of the marvels of early Wisconsin was the Round River, a river that flowed into itself, and thus sped around and around in a never-ending circuit. Paul Bunyan discovered it, and the Bunyan saga tells how he floated many a log down its restless waters.

20. Lire ma traduction de « Walden » in *Cahier de l'Herne Henry D. Thoreau*, sous la direction de Michel Granger (Paris : l'Herne, 1994), 249-250.

21. Luna B. Leopold, ed., *Round River : From the Journals of Aldo Leopold*, (New York : Oxford University Press, [1953], 1972).

22. Voir l'histoire éditoriale de *Round River* dans *Meine* 525.

No one has suspected Paul of speaking in parables, yet in this instance he did. Wisconsin not only *had* a round river, Wisconsin *is* one. The current is the stream of energy which flows out of the soil into plants, thence into animals, thence back into the soil in a never ending circuit of life. "Dust into Dust" is a desiccated version of the Round River concept. [Leopold, *Almanac* 188]

Or on observe à l'examen que *The Pilgrim's Progress* ne narre pas la traversée d'un fleuve rond, c'est-à-dire circulaire, mais d'un fleuve tout court : ce fleuve rond est l'invention dans l'ordre du symbolique et donc de la parabole d'Aldo Leopold lui-même.²³ La parabole est utile à l'expression dans le domaine des savoirs écologiques ; elle l'est également dans le domaine plus inaperçu de l'interrogation épistémologique ainsi suggérée. Aldo Leopold signifie de la sorte que la responsabilité écologique entraîne à se poser des questions sur soi-même et sur son propre savoir : d'où le retour vers soi de ce curieux fleuve en cercle qui semble n'aller dans aucune direction autre que celle déjà fréquentée, voué à revenir vers un lieu déjà parcouru. Par cette capacité allégorique, on ne sait pas bien si Aldo Leopold veut décrire l'unité de toute vie, ou s'il nous dit rencontrer dans le seul Wisconsin ces forces de vie rassemblées en elles-mêmes, et unies au point de se constituer en manière de plénitude. Où est la frontière entre la dimension locale de la conscience écologique qui la fait toujours s'intéresser à la vie des terroirs, et sa capacité paradigmatique ? Éternelle tension de l'écriture d'environnement, prise entre l'ici et le partout, tentée de craindre pour l'ailleurs au seul examen des craintes inspirées par l'ici. On voit que la lecture du monde devient rapidement complexe. La « sémiotique de la *physis* » (cette belle formule est de Marc Chénétier à propos de Melville, Thoreau et Annie Dillard)²⁴ est forte, mais les signes lus renvoient à des interrogations dont le terme n'est pas connu.

La question des capacités du langage apparaît dans l'œuvre de Leopold. C'est ainsi qu'un essai, non publié du vivant de l'auteur, évoque la question de la constitution d'un langage scientifique. Aldo Leopold comprend que la capacité d'innovation va de pair avec la nécessaire épreuve de l'amenuisement épistémologique qu'il traverse :

What leads can we derive from the land mechanism itself? No " language " adequate for portraying it exists in any science or art, save only ecology. A language is imperative, for if we are to guide land-use we must talk sense to farmer and economist, pioneer and poet, stockman and philosopher, lumberjack and geographer, engineer and historian. »²⁵

23. Les pèlerins de Bunyan traversent un fleuve. Ce fleuve est le fleuve de la mort qui les sépare d'une porte qui permet de poursuivre le voyage entrepris en direction de la Cité céleste. Cette traversée du fleuve est aussi une entrée dans la mort. Lire de John Bunyan, *The Pilgrim's Progress* (Londres : The Tractarian Society, n.d.), 165.

24. Lire de Marc Chénétier, *Au-delà du Soupçon : la nouvelle fiction américaine de 1960 à nos jours* (Paris : Seuil, 1989), 281.

Ce texte écrit en 1942 reconnaît que la valeur pragmatique du langage de l'écologie dépend de l'autonomie culturelle du langage qui sert à exprimer ses savoirs. Aldo Leopold rejoint ainsi la grande tradition américaine du travail intellectuel fondée par Ralph Waldo Emerson, celle de la modestie épistémologique qui seule peut laisser une empreinte durable dans les esprits : modestie épistémologique veut dire capacité à forger un langage qui parlera à tous, mais qui sans doute perdra ou une part de sa rigueur ou une part de sa profondeur. La modestie épistémologique signifie aussi la capacité pour tout savoir à se remettre en cause, et donc une volonté d'accepter l'incertitude.

Pas de vérités absolues, des savoirs relatifs et révocables, ouverts à la mise en cause et à l'examen critique. « The ordinary citizen today assumes that science knows what makes the community clock tick. The scientist is equally sure that he does not. He knows that the biotic mechanism is so complex that its workings may never be fully understood. » [Leopold, *Almanac* 240-241] Qu'est-ce d'autre que de la modestie épistémologique, prélude indispensable à l'acceptation sociale de la conscience écologique ? Et quel soubassement emersonien dans pareille attitude ? Songeons un instant aux thèses brillamment défendues par Stanley Cavell dans *This New Yet Unapproachable America*. Selon lui, les objets de conscience nous échappent : ce sont objets fuyants qui nous glissent des mains et rendent notre condition inélégante, car cette condition est une épreuve. Stanley Cavell trouve l'expression de cette condition dans le fameux essai d'Emerson intitulé « Experience », qui lui permet de démontrer que l'Amérique elle-même est une substance qui nous échappe, et qui, constamment, nous glisse des mains. [Cavell 86 sq.] L'identité américaine est donc, dans le contexte de la grande culture transcendantaliste, une quête éternelle, toujours recommencée, c'est-à-dire une identité ouverte et non revancharde.²⁶ D'où la situation de la culture écologique dans pareil cadre de valeurs intellectuelles nationales : elle doit elle aussi pour exister accepter d'être un à-venir, une visée de l'esprit non figée sur elle-même, malgré cette involution qu'est le fleuve rond de l'éternel retour vers soi. L'amenuisement épistémologique lui sera donc une force avec laquelle il faudra compter.

Développement durable et valeur intrinsèque

Comment alors imposer dans la culture écologique des valeurs positives ?

25. Aldo Leopold, *For the Health of the Land, Previously Unpublished Essays*, eds., J. Baird Callicott & Eric T. Freyfogle (Washington : Island Press, 1999), 204.

26. Rappelons ce mot d'Emerson dans « Experience » : « All things swim and glitter. Our life is not so much threatened as our perception. Ghostlike we glide through nature, and should not know our place again. » Voir *Essays and Lectures*, ed., Joel Porte (New York : The Library of America, 1983), 471 sq.

L'idée du développement durable est l'une de celles-ci, déjà efficacement défendue par Gifford Pinchot. Aldo Leopold doit imprimer sa marque personnelle à pareille idée afin d'assurer son autorité. Curieusement, lorsque les certitudes ne sont pas faciles à acquérir, lorsque, en outre, l'amenuisement épistémologique sert de moyen de persuasion — en somme une forme de litote —, affirmer des idées en s'opposant est une commodité à laquelle il n'est pas facile de renoncer. Aldo Leopold décline son propos en dénonçant tout d'abord ce qu'il nomme « l'idéologie agronomique ». Voici une idée qui a fait son chemin, et qui, dans divers contextes, permet de mieux comprendre la rupture entre les mouvements écologistes et les milieux agricoles, de même que l'émergence d'une agriculture biologique. Aldo Leopold aborde la question en termes de stabilité des populations. Il ne manque pas de signaler la moindre ferme abandonnée. C'est là il est vrai un trait dominant de l'agriculture américaine, où l'habitude est prise de se déplacer toujours vers les terres les plus profitables, et pas seulement dans l'Ouest. Le paysan du Wisconsin est ménagé. On apprend ainsi que les agriculteurs voisins d'Aldo Leopold savent faire preuve de sagesse. Ils ont su protéger la riche flore sous les bois de mélèze reconstitués après leur utilisation comme ressource de matériau de construction. Aldo Leopold exalte la prudence de ces modèles de responsabilité paysanne qui, peut-être parce qu'ils sont associés à un terroir, ne sont pas pervertis par les nécessités du marché. L'orientation d'Aldo Leopold est notoirement anti-matérialiste. L'appât du gain fait figure de repoussoir. Les paysans qui repeuplent les zones privées de leurs mélèzes d'origine sont pour Aldo Leopold un modèle de raison écologique :

No extension bureau had offered these farmers any prize for this utterly quixotic undertaking. Certainly no hope of gain motivated. How then can one interpret its meaning? I call it Revolt— revolt against the tedium of the merely economic attitude toward land. [Leopold, *Almanac* 203]

Vrai ou faux radicalisme de la part de ces acteurs du terroir ? Aldo Leopold veut nous prouver qu'il y a là une forme inattendue d'extrémisme. Qu'il soit permis d'en douter. Les agriculteurs du voisinage immédiat de la maison du pays des sables ne se sont pas engagés dans une pratique sage de leur intervention sur la nature à des fins de rupture, ou par esprit de révolte. Le dispositif de signification propre à la culture écologique qui valorise la continuité est trop visible, et le passage harmonieux du témoin d'une génération à la suivante trop prudemment approuvé dans le compte-rendu d'Aldo Leopold pour que nous croyions à l'émergence d'une radicalité dans son discours. C'est d'ailleurs là un paradigme de la culture écologique que de tenter d'apparaître sous l'aspect d'une radicalité alors qu'il y a dans cette culture une capacité à épouser les valeurs de la classe moyenne américaine.

L'un des moyens de parvenir à ce développement durable est pour Leopold la diversité biologique de la flore et de la faune, et l'agriculture est au premier rang des accusés, car c'est elle qui a menacé cette diversité indispensable. Leopold pourfend ce qu'il nomme l'idéologie agronomique, accompagnée de ses inconvénients, c'est-à-dire le productivisme et l'épuisement de la fertilité des sols. Le recours toujours plus massif aux engrais chimiques est le résultat de la baisse de la fertilité des terres, pour Aldo Leopold. Ces idées maintenant largement diffusées n'étaient guère connues du grand public avant la publication de l'*Almanach*. Or ces idées sont étayées par des considérations techniques. Aldo Leopold ne craint pas de rendre lisibles les oppositions qui existent entre diverses catégories d'acteurs de l'environnement. Il y a chez lui une culture de corps technique de l'État, ce qui peut surprendre en terre américaine, et une dévalorisation de l'initiative privée. Le prestige de Leopold est en partie dû aux origines du mouvement américain de protection de la nature, qui tire sa force de l'indéniable réussite qu'est la gestion des terres publiques par l'État. La dévalorisation de l'agriculture, très caractéristique des années trente, et de la crise de surproduction longuement décrite par Steinbeck dans *The Grapes of Wrath*, reste malgré tout un discours à moitié radical. Il peut paraître radical : « As for diversity, what remains of our native fauna and flora remains only because agriculture has not got around to destroying it », nous dit Aldo Leopold [Leopold, *Almanac* 199]. Or à suggérer qu'il n'y a de bon rapport à la terre que non agronomique, on valorise l'indianité. Mais Aldo Leopold n'évoque jamais directement cette question, une question qui fâche plus encore que celle des dangers de l'agriculture intensive. Aldo Leopold est un semi-radical dans la mesure où il prend soin de formuler des idées neuves mais les tempère par un propos volontiers consensuel, appartenant au cadre des idées qui ont cours au sein des classes moyennes d'origine européenne.

Aldo Leopold a donc le holisme partial. Il est vrai que cette idée de totalité le séduit autant qu'elle l'effraie. C'est là la marque particulière de Leopold, confronté à cette culture de la totalité si fortement présente dès les origines de l'éthique d'environnement, et si présente chez Gifford Pinchot. Le texte d'Aldo Leopold est parcouru d'incertitudes à propos de cette question. Si parfois sa pensée se raidit, il arrive aussi à ses écrits d'être traversés du sentiment de la malléabilité des idées et des propositions pratiques qui peuvent leur être associées. La notion de *wilderness* (terre sauvage, monde vierge ?) est une notion qui, d'absolu qu'elle est parfois, prend peu à peu chez Aldo Leopold une signification beaucoup plus modérée. Chez Leopold, elle est d'abord la mesure première de tout état ultérieur de la nature. Leopold nous

dit que c'est à partir de cet état initial que la civilisation s'est constituée. Mais il poursuit en affirmant qu'il existe de multiples variétés de cet état de nature :

Wilderness was never a homogeneous raw material. It was very diverse, and the resulting artifacts are very diverse. These differences in the end-product are known as cultures. The rich diversity of the world's cultures reflects a corresponding diversity in the wilds that gave them birth. [Leopold, *Almanac* 264]

Ce faisant, Leopold valorise l'inexistant. Car qu'est donc ce monde premier ? Qui peut se permettre de parler d'un monde d'avant l'humain sans être accusé de nous livrer une vue de l'esprit ? La part d'absolu (un monde premier et sauvage que nul n'a jamais connu) qui nous est révélée à cette occasion est susceptible d'emporter un temps l'adhésion mais résiste mal à l'analyse. En outre, le holisme consubstantiel à la grande tradition de l'écriture d'environnement, celle de Thoreau, s'épuise pour venir s'annuler. Il ne reste de lui qu'un relativisme prudent ; il est devenu diversité, et forme de richesse donc. Ce monde premier (*wilderness*) qu'on imagine volontiers un est soudain pluriel. Tout se passe comme si Aldo Leopold laissait deviner une pensée qui s'accommode volontiers de degrés d'intégrité naturelle des milieux et des terroirs, sans toutefois vouloir l'avouer. Notons bien que, dans les propos ci-dessus d'Aldo Leopold, il y a quelque artifice de pensée à dire que nous passons brutalement d'un état de nature à un état de culture. Pour éviter pareil débat à propos des états intermédiaires qui mènent de l'état de nature à l'état de culture, Aldo Leopold postule une diversité originelle, un monde adamique fait de mille mondes en miniature auxquels correspondent les mille mondes de maintenant, copies conformes d'un état à la fois préalable et pur.

Pourquoi ? Sans doute pour un ensemble de raisons. Tout d'abord, Aldo Leopold était chasseur, comme on l'était dans son milieu social, et comme l'était son père. La tentation est forte pour Aldo Leopold de laisser sa pratique conformer ses idées. L'inverse force davantage le respect. Or nous touchons là à la faiblesse dogmatique de la pensée d'Aldo Leopold : pas de puritanisme interdisant le coup de fusil ; on usera volontiers de l'escopette. La notion de culture telle qu'elle est défendue, c'est-à-dire en tant qu'action humaine modelant un monde d'origine, implique le respect des pratiques communes des groupes humains, et même si une pratique sage de la chasse est prônée, elle est néanmoins autorisée. Une pratique sage de la chasse favorise le maintien d'une ressource constante : c'est l'idée fondamentale de Leopold dans ce domaine. La vision de la responsabilité écologique de Leopold est extrêmement modérée à cet égard. Ce que Leopold récuse en particulier, c'est une chasse qui serait semblable à de la récolte : « Wildlife managers are trying to raise game in the wild by manipulating its environment, and thus to convert hunting from exploitation to cropping. » [Leopold, *Almanac* 218] En

outre, Leopold était lui-même aussi un gestionnaire de territoires sauvages. Avouer qu'il y a des degrés d'intégrité naturelle des milieux, c'est rendre possible un autre débat : qui décide d'intervenir sur les milieux ? Les communautés humaines ? Les experts ? Comme il est doux pour l'expert de se draper dans son statut d'expert et d'entretenir des querelles d'expert sans poser la question de la responsabilité démocratique à l'égard des milieux naturels ! Dire qu'il y a toujours eu intervention humaine dans la nature, même avant l'arrivée des experts dans ce monde sublunaire, c'est ouvrir le débat de la responsabilité écologique en termes de responsabilité politique.

Aldo Leopold chérit particulièrement la notion de valeur intrinsèque. Cette notion très prisée de Liberty Hyde Bailey apparaît dans l'*Almanach*. Or cette notion occulte toute interrogation à propos de la continuité de l'intervention humaine dans le monde naturel. Elle présente l'avantage pour qui l'utilise, et se réclame d'elle, de postuler un état préalable et antérieur de la nature, un état qui serait un absolu du monde naturel sans présence humaine d'aucune sorte ; elle évite de dire si oui ou non la présence humaine est souhaitable dans les milieux naturels. Thème pré-lapsaire par excellence, la valeur intrinsèque donne lieu à nombre de célébrations à caractère sacerdotal. Aldo Leopold n'hésite pas à citer une figure respectée de la protection de la nature en la personne de H. D. Thoreau, dont il rappelle une maxime : « In wildness is the salvation of the world. » [Leopold, *Almanac* 141] *A Sand County Almanac* se présente sous la forme d'un journal qui note les circonstances météorologiques : c'est la tradition rurale de l'almanach qu'Aldo Leopold fait sienne.²⁷

Le mois d'avril est pour l'auteur l'occasion de porter son attention sur une fleur méprisée, que personne ne remarque, la *draba*. D'elle, Leopold nous dit qu'elle n'a droit qu'à quelques rares lignes dans les livres de botanique. C'est à peine si l'on apprend à la lecture du site Web de l'*Encyclopaedia Britannica* qu'elle appartient à la famille de la moutarde. Pour autant, elle n'est pas comestible. La *draba*, fleur à la fois blanche et quelconque, est cependant, malgré son absence apparente d'importance, l'enjeu d'un débat. Est-elle si secondaire, pour être l'objet de tant d'attention ? Ne serait-elle pas un recours qui vient étayer la stratégie développée par l'auteur afin de valoriser le texte d'environnement ? Renvoie-t-elle à quelque tension propre à l'idée même de valeur intrinsèque ? À ces questions, la lecture du texte de Leopold nous permet de répondre :

27. Voir à ce propos Judson Hale, ed., *The Best of the Old Farmer's Almanac* (New York : Ramdon House, 1992). On remarque que, dans cette sélection des bonnes pages de l'almanach le plus lu dans les campagnes américaines, et créé en 1792, la prévision météorologique, du genre « En avril ne te découvre pas d'un fil » et « Noël au balcon, Pâques au tison » revient sans cesse.

Draba asks, and gets, but scant allowance of warmth and comfort; it subsists on the leavings of unwanted time and space. Botany books give it two or three lines, but never a plate or portrait. Sand too poor and sun too weak for bigger, better blooms are good enough for Draba. After all it is no spring flower, but only a postscript to a hope.

Draba plucks no heartstrings. Its perfume, if there is any, is lost in the gusty winds. Its color is plain white. Its leaves wear a sensible woolly coat. Nothing eats it; it is too small. No poets sing of it. Some botanist once gave it a Latin name, and then forgot it. Altogether it is of no importance—just a small creature that does a small job quickly and well. [Leopold, *Almanac* 28]

Peut-on imaginer plus parfaite plénitude dans le si peu et le presque rien ? Cette plante sans importance porte en elle-même toute l'immensité d'une tradition épistémologique propre à l'écriture d'environnement. Cette tradition est un travail de la conscience qui exorcise l'amenuisement et fonde la valeur sur l'absence apparente de prix. De même qu'un poète donne du prix à tout sentiment susceptible de révéler une faiblesse humaine pour construire l'autorité de son lyrisme, Aldo Leopold donne du prix à ce qui dans la nature est affaibli à la fois esthétiquement et culturellement. L'autorité du texte d'environnement emprunte la voie de la canonisation de la vulnérabilité.

Le discours d'Aldo Leopold reste néanmoins, en dépit de ses mérites, terriblement ambigu sur un point : il postule que la valeur de cette banale fleur est grande parce que cette valeur est inaperçue. Il fait aussi porter soigneusement son attention sur cette fleur, et il se constitue donc en sujet devenu une instance de perception, et une instance morale capable de juger, donc douée d'une capacité de raisonnement. Cette valeur intrinsèque ne l'est pas vraiment, puisqu'il existe une instance qui témoigne du respect qu'on lui doit. L'ensemble de l'*Almanach* porte des traces de l'hésitation épistémologique qui apparaît *supra*. Est-ce une forme de stupidité de la part d'Aldo Leopold, ou bien au contraire une capacité d'aller par l'effet de l'écriture jusqu'aux extrêmes limites de la pensée de son époque ? On lui accorde volontiers le bénéfice d'être un intellectuel capable de se saisir des enjeux, et donc aussi des incertitudes des idées de son temps.

En effet, la tradition du pragmatisme, au sein de laquelle Aldo Leopold nécessairement opère, est anthropocentrique, au sens où c'est toujours l'être humain qui conçoit les valeurs, et qui les redéfinit. C'est vrai aussi, plus généralement, du monde intellectuel protestant. Kelly Parker, dans une recherche consacrée à l'éthique de l'environnement, a ainsi établi que seuls les êtres humains participent aux débats à propos de la responsabilité écologique.²⁸ Si les

28. Lire à ce sujet de Kelly Parker, « Pragmatism and environmental thought » in *Environmental Pragmatism*, eds., d'Andrew Light & Eric Katz (Londres/New York : Routledge, 1996), 21-37.

apories de la notion de valeur intrinsèque sont maintenant mieux connues, et plus visibles, Aldo Leopold a été capable d'effectuer un travail sur lui-même pour faire apparaître l'importance de la responsabilité humaine, instance suprême des valeurs, seul étalon du bien et du mal en ces affaires d'environnement. Aldo Leopold le formule ainsi : « We grieve only for what we know ». [Leopold, *Almanac* 52] D'où l'importance de la conscience et de l'éducation, qui permet de multiplier les instances morales susceptibles de juger négativement les atteintes aux objets naturels dont elles peuvent être les témoins. L'attention à la valeur intrinsèque en tant que valeur écologique est fortement soutenue par Aldo Leopold ; il prend la mesure de tout l'intérêt qu'il y a à mêler au sens altruiste de la valeur intrinsèque une forte composante de subjectivité. C'est pourquoi l'on trouve dans l'éthique d'environnement une métaphysique du lointain, de la différence à soi pourrait-on dire : la valeur intrinsèque est ce qui n'est pas soi, et ce qui ne répond pas à un désir personnel. On rencontre aussi dans l'éthique d'environnement une valorisation du sujet : c'est lui qui construit les conditions d'un développement durable des activités humaines dans la nature, et c'est donc lui qui subit dans la culture écologique une double contrainte. Cette double contrainte est celle d'un amenuisement, par l'impératif de maîtriser son désir propre, auquel s'ajoute un sens du devoir qui est une manière de rendre au sujet une chance d'autorité. Le sujet habité par la conscience écologique devrait pouvoir ne pas être et être à la fois, tâche évidemment impossible à accomplir.

Partager, témoigner

On sait que Gifford Pinchot fixe un cadre théorique dès 1910 en évoquant la nécessité du partage des ressources naturelles. Cette idée est aussi celle de Theodore Roosevelt, auteur d'une série d'essais consacrés aux questions d'environnement. L'accès à la beauté des cadres naturels est l'interprétation personnelle que nous propose Roosevelt de cette notion de partage qui avait cours dans les milieux au fait des questions d'environnement. Dans un texte narratif un voyage fait en 1915, soit bien après la fin de ses années à la Maison Blanche, Theodore Roosevelt demande l'extension des réserves naturelles destinées aux oiseaux, ce qui présente à l'époque un caractère novateur.²⁹ L'idée est donc de permettre le partage, sans toutefois nier l'intérêt propre des espèces aviaires. Dans cette idée de partage, on rencontre à la fois une notion esthétique, une notion ayant trait à la protection des espèces, et une notion ayant une portée démocratique. Pinchot, de son côté, ne s'engage pas dans un

29. Lire de Theodore Roosevelt, « Bird Reserves at the Mouth of the Mississippi » in *Wilderness Writings* (Salt Lake City : Peregrine Smith Books, 1986), 173-216.

long et patient travail de définition, sachant peut-être que la tâche reviendrait aux générations futures de praticiens et d'écrivains de l'écologie.³⁰ Aldo Leopold aborde la question du partage d'abord d'un point de vue esthétique. Dans le chapitre de l'*Almanach* intitulé opportunément « The quality of landscape », il examine cette question, pour aboutir à des considérations ayant trait au rôle et aux capacités du langage, chose inhabituelle sous la plume d'un homme de science, sauf à faire accéder Aldo Leopold au rang d'écrivain, à forte détermination thématique il est vrai. Aldo Leopold écrit :

Our ability to perceive quality in nature begins, as in art, with the pretty. It expands through successive stages of the beautiful to values as yet uncaptured by language. The quality of cranes lies, I think, in the higher gamut, as yet beyond the reach of words. [Leopold, *Almanac* 102]

Aldo Leopold conduit la réflexion aux extrêmes limites de l'utilitarisme de Jeremy Bentham, là précisément où Gifford Pinchot l'avait laissée, tout bercé qu'il était par la notion benthamienne du plus grand bien pour le plus grand nombre. Cette belle idée consensuelle que Pinchot fait sienne d'emblée dans le contexte des questions et des problématiques de l'écologie ne fâchera personne. Pourtant, héritant de ces perspectives théoriques, on voit bien qu'Aldo Leopold est contraint à une incertitude de langage qui est à la mesure de ses interrogations : en effet, dire comme il le fait que la nature essentielle (c'est le sens de *quality*, terme essentialisateur) des grues n'est pas encore accessible par les moyens du langage, c'est dire à la fois que le langage y pourvoira et dire aussi que l'on se demande quand et comment, et que l'on se demande si le succès est assuré. De telles incertitudes sont présentes parce qu'Aldo Leopold sent vaciller un point de vue utilitariste. Et l'ensemble de sa pensée le démontre. Après tout, il n'est peut-être pas bon qu'il faille absolument que ces grues aient pour tous une utilité esthétique. Faut-il vraiment que tout le monde puisse les admirer ? Une belle description par les moyens de l'écriture peut tenir lieu d'admiration directe. Face au vrai partage, celui de la présence réelle des humains dans des lieux qui ne sont pas faits pour lui (pourquoi déranger par la présence humaine les sanctuaires des oiseaux ?), Aldo Leopold propose une présence symbolique par le verbe. Cette présence symbolique que permet l'écriture est aussi une forme d'hommage à la magie de l'expression verbale, ainsi qu'une façon de s'accepter en tant qu'écrivain. Le langage est tout et rien à la fois : il ne peut rien, et on le soupçonne d'une grande fragilité ; il peut tout car il est capable de se substituer à la présence réelle. L'homme des savoirs scientifiques qu'est Aldo Leopold croit sans croire : ses déceptions à l'égard du langage sont à la mesure de ses attentes.

30. Voir Gifford Pinchot.

Et ses attentes sont immenses en tant qu'écrivain qui s'emploie à s'auto-définir, comme tout écrivain. L'exaltation tranquille que l'on rencontre chez Aldo Leopold révèle l'existence d'un modèle, qui n'est autre que celui pratiqué par John Muir.³¹ Le partage de la beauté par l'écriture est quelque chose qui a du sens pour Aldo Leopold, dans un contexte général qui était celui de l'affirmation d'une écriture bien définie dans ses thèmes et dans sa tonalité, une écriture globalement portée à l'émerveillement, comme il arrive très souvent chez John Muir, prompt à rendre compte de ses moments d'extase. C'est ainsi que, visitant la région du *Rio Gavilan*, qui parcourt l'Arizona et le Nouveau-Mexique, Aldo Leopold nous fait visiter le paradis terrestre. La pulsation musicale qui se fait entendre à cette occasion est celle d'une terre exceptionnelle par sa beauté, à laquelle nous, lecteurs, nous accédons comme par effraction. Aldo Leopold nous suggère que le vrai privilège n'est pas tant d'accéder au lieu en lui-même que d'accéder à lui par le verbe, c'est-à-dire d'accéder au plaisir du texte, qui est de l'ordre de l'extase. Evoquant la musique de l'eau du *Rio Gavilan*, voici comment Aldo Leopold s'exprime :

This song of the waters is audible to every ear, but there is other music in these hills, by no means audible to all. To hear even a few notes of it you must first lie here for a long time, and you must know the speech of hills and rivers. Then on a still night, when the campfire is low and the Pleiades have climbed over rim-rocks, sit quietly and listen for a wolf to howl, and think hard of everything you have seen and tried to understand. Then you may hear it — a vast pulsing harmony— its score inscribed on a thousand hills, its notes the lies and deaths of plants and animals, its rhythms spanning the seconds and the centuries. [Leopold, *Almanac* 158]

De toute évidence, Aldo Leopold parle de la nature comme les prêtres parlent de Dieu dans quelque instant d'exaltation, ou d'égarement. La notion même de partage est d'origine religieuse, ne l'oublions pas. L'écrivain, dans ce jeu du caché et du visible, fait figure d'initié aux secrets de l'univers, comme le prêtre est un initié aux secrets divins. Encore un moment qui exalte les pouvoirs du langage, et qui trahit la volonté de vouloir se constituer une identité d'écrivain. Aldo Leopold ne tarde pas à concevoir une formule qui décrit sa propre vocation, et propose d'ailleurs un cadre théorique qui nous permet de mieux comprendre ce qu'est l'écrivain d'environnement. Aldo Leopold évoque les chasseurs, et leur rend hommage, disant d'eux qu'ils sont des artistes non-créateurs (*non-creative artists*) [Leopold, *Almanac* 230]. L'écrivain d'environnement est à leur image. Lui aussi est un chasseur, lui aussi est un créateur, lui aussi est contraint par la primauté d'un monde naturel qui s'impose à lui

31. À propos de l'attrait qu'exerce John Muir sur Aldo Leopold, voir les remarques de Meine [Meine 168].

dans toute sa force. Ce monde qui s'impose à l'artiste, qui lui dicte des obligations, est un monde qui constitue aussi l'écrivain d'environnement en amenuisant ses pouvoirs, parce que c'est un monde déjà créé. Un tel amenuisement est salutaire, et c'est sans doute la raison pour laquelle Aldo Leopold aime tant cette formule, parce que dans cette contrainte que constitue l'existence préalable d'un monde, il y a une obligation d'humilité de l'écrivain qui est son meilleur gage de succès auprès d'un public.

Il est vrai que la réflexion d'Aldo Leopold n'est pas uniment à vocation esthétique, et qu'elle prend parfois un tour beaucoup plus politique. Car l'idée du partage est effectivement une question politique. Pas de questionnement à propos de la propriété du sol, malgré le peu de respect de l'initiative privée en matière d'environnement ici ou là. Mais ce qui suscite une interrogation, c'est la nécessité de la préparation de la nature afin que les foules puissent y accéder. Luna B. Leopold a cette formule frappante à propos de ce qu'il convient de condamner : il évoque la « mise en beauté de bord de route » dans la préface au livre de son père (« roadside beautification »).³² Les foules se pressant dans le Yellowstone et le Yosemite au point d'y créer des embouteillages ont toujours provoqué des polémiques parmi les tenants de la protection de la nature. La réaction de Luna B. Leopold, compréhensible au regard des dérives d'après 1945 dans les grands parcs, met en lumière un aspect de la culture écologique en train de s'élaborer à laquelle Aldo Leopold apporte sa contribution. Aldo Leopold, en particulier, ne souhaite pas dans la gestion des milieux naturels que les artifices prévalent à des fins de présentation au public. C'est ce qu'il condamne sous le vocable immédiatement compréhensible de récréationnisme, si l'on veut bien accepter cette traduction spontanée de l'anglais vers le français (« recreationism »). Aldo Leopold évoque un anti-modèle de l'intervention écologique, en pourfendant les techniciens de la récréation (« the recreational engineers ») [Leopold, *Almanac* 294]. Ce faisant, il révèle dans la culture écologique la présence d'une orientation élitaire, qui co-existe avec une volonté de partage plus convaincante, par ailleurs, lorsqu'il est question de partager les ressources, notamment la fertilité du sol, qui doit être préservée pour tout besoin ultérieur. C'est que domine dans cet aspect de la culture écologique plus une volonté de civilité qu'un désir d'exclusion. Certes, le partage des beautés naturelles n'est jamais évoqué en termes sociaux (qui financera les visites des enfants des quartiers en crise des grandes villes américaines ? Personne ne se pose une telle question). L'accès à la beauté de la nature est envisagé en termes d'utilité culturelle globale, et on peut louer

32. Voir préface de Luna B. Leopold à l'édition augmentée de *A Sand County Almanac* [Leopold, *Almanac* xiv].

Aldo Leopold pour une capacité à former le goût du public américain dans ce domaine.

La notion de fertilité du sol est l'occasion d'un plaidoyer supplémentaire en faveur du partage, qui confirme la nature technique du discours d'Aldo Leopold. Son écriture est du reste inclassable : elle a une composante littéraire, voire poétique ; il y a en elle de fortes attaches avec le savoir scientifique, voire techniciste. Cette dimension techniciste est du reste un moyen de trouver une solution aux difficultés posées par l'évitement continu des questions sociales dans la culture écologique telle que Leopold la conçoit : peut-on former l'hypothèse aux termes de laquelle sa diffusion dans le monde américain est directement liée à l'absence de réflexion à propos des rapports sociaux ? Pareille idée n'a rien de consensuel, et c'est sans doute la raison pour laquelle c'est là une question de fond qui mérite un examen minutieux. La science est parfois une science alibi : si elle n'existait pas encore, il faudrait l'inventer. Dit plus dignement, considérons que tout savoir scientifique s'inscrit dans le cadre plus vaste de rapports sociaux perçus ou inaperçus. Le credo anti-technologique qui accompagne l'hymne à la fertilité du sol, dans cette perspective, est un leurre et ne doit pas être pris au pied de la lettre. Aldo Leopold, dans un essai de 1940, écrit : « That the maintenance of at least the original fertility is essential to land-health is now a truism, and needs no further discussion ». ³³ Car Leopold, pour accompagner ses considérations à propos de la fertilité des sols, n'ouvre aucun débat à propos de l'accès au sol : chose que Steinbeck entreprend avec beaucoup d'enthousiasme dans les *Raisins de la colère*, même si c'est pour déboucher sur l'idée que rien dans l'Amérique du vingtième siècle ne conduit à une réflexion à propos des déséquilibres sociaux dans le monde latifundiaire qu'est pour partie l'agriculture américaine. Le débat s'est depuis lors déplacé. On peut songer aux conflits et polémiques qui se sont développés à propos de l'accès aux rivages naturels aux États-Unis, et à l'achat de ces plages par des organismes publics pour éviter les constructions privées dans ces lieux naturels. ³⁴ Si Aldo Leopold est l'un des pères fondateurs de l'écologie américaine, on comprend maintenant le besoin de solidarité qui se manifeste chez les écologistes de l'après-Leopold, car la faiblesse de la réflexion d'Aldo Leopold dans ce domaine demeure visible pour quiconque prend la peine d'interroger ses textes.

En dépit des limites de la pensée d'Aldo Leopold, qui est conformée par son époque, même s'il y a dans les écrits de Leopold une capacité à

33. Lire « Biotic Land-Use » in *For the Health of the Land, Previously Unpublished Essays* 203.

34. Consulter en particulier l'ouvrage de Cornelia Dean, *Against the Tide : The Battle for America's Beaches* (New York : Columbia University Press, 1999).

transcender son époque, son œuvre reste marquée par l'ambition d'être un écrivain nomothète : ceci consiste à constituer des valeurs nouvelles, à leur donner un degré d'acceptabilité sociale qu'elles n'avaient pas, et à les rendre visibles auprès d'un plus large public. Cette notion de *nomos*, loi, désignait d'abord les législateurs athéniens ; Pierre Bourdieu a fait d'elle une manière de décrire l'activité de l'écrivain, qui lui aussi génère des lois, en l'occurrence des lois culturelles qu'il entraîne d'autres à respecter, par l'autorité qu'il s'attribue en se plaçant dans la position d'être la source de ces valeurs. Le prototype même de l'écrivain nomothète est, pour Pierre Bourdieu, Charles Baudelaire. La réflexion de Pierre Bourdieu est sous-tendue par une conception du champ littéraire en tant que lieu autonome à l'égard du champ social. Bien entendu, le champ social est plus vaste que le champ littéraire et, usons la métaphore jusqu'au bout, l'entoure. L'écrivain conduit son public grâce à de nouvelles valeurs qu'il défend, et il y parvient d'autant plus aisément que le champ de la représentation est devenu un champ autonome. Comment se constitue cette autonomie du champ ? Pierre Bourdieu n'apporte pas de réponse sûre à cette question, mais il semble nous dire que c'est par la sympathie que « les grands hérésiarques » sont acceptés.³⁵ Or s'il y a sympathie, il y a donc affinité, et il ne peut y avoir d'affinité entre un écrivain et son public que s'ils partagent au moins quelques valeurs communes. Si nous songeons à la culture de l'écologie américaine, force est alors de penser qu'il fallait une affinité entre Aldo Leopold et ses lecteurs, entre lui et les acteurs de l'époque, pour qu'il y ait des valeurs communes sur lesquelles s'appuyer afin de construire des convergences.

Et donc le nomothète n'est pas entièrement nomothète : tout nomothète respecte des valeurs déjà existantes, pourrait-on dire pour poursuivre la réflexion de Pierre Bourdieu. C'est vrai d'Aldo Leopold. On l'a vu dans le domaine du contenu de ses propositions, déjà amorcées par d'autres. On le voit encore plus dans sa propension à être celui qui fait aller de l'avant un groupe humain, ici en défendant des idées nouvelles. Pour parvenir à ses fins, Aldo Leopold répartit les formes de son intervention culturelle en plusieurs sous-catégories génériques. C'est le signe de sa grande capacité de novation. Le critique Thomas Lyon a pu définir l'existence de sept catégories différentes d'écritures d'environnement : tout d'abord les guides consacrés à la faune et à la flore ; les essais d'histoire naturelle, dont le meilleur représentant est John Muir ; les promenades dans la nature ; les essais de solitaires à la Thoreau ; les livres d'aventure, tels ceux de Barry Lopez ; les récits de vie dans une ferme, tels ceux de Wendell Berry ; les ouvrages philosophiques méditant à propos

35. Lire à ce propos le chapitre intitulé « La conquête de l'autonomie » in *Les Règles de l'art : genèse et structure du champ littéraire* (Paris : Le Seuil, 1992), 90 sq.

de la place de l'homme dans la nature.³⁶ La classification de Thomas Lyon est pertinente mais elle fait parfois dépendre les modes d'écriture du thème des ouvrages. Ainsi, examinant l'écriture d'Aldo Leopold, on se rend compte de sa grande diversité d'écriture, en même temps que d'une grande diversité thématique. Car Aldo Leopold, dans l'ensemble de ses écrits, entre dans des considérations techniques qui relèvent du guide de terrain à l'usage des amateurs de faune et de flore. Il est aussi essayiste, réfléchissant aux questions d'histoire naturelle et de géologie des sols. Il se promène et raconte ses promenades, ne renonçant pas à la narration ; il est parfois solitaire ; il tient la chronique de son exploration de naturaliste au Nouveau-Mexique et dans l'Arizona, et enfin il dégage une philosophie de la présence de l'homme dans la nature, grâce au concept, en particulier, de terre-communauté. Naturaliste, narrateur, penseur, tels sont les trois rôles pratiqués, ce qui lui permet la dilution modale : décrire en naturaliste, raconter, réfléchir. On ne peut pas reprocher à Aldo Leopold de ne pas approfondir ses thèmes, mais force est de constater qu'il y a chez lui une aptitude à diluer parmi toutes les catégories possibles et tous les modes d'expression possibles les aspects multiples de son intervention d'acteur de l'environnement. C'est ce qui fait l'essentiel de sa force. C'est aussi ce qui lui permet d'être un écrivain nomothète, car en écrivant il se coule dans des pratiques qui appartiennent à tous. Ce faisant, il occupe plusieurs espaces d'écriture largement ; il étend son influence en commençant par se couler dans des thèmes, et se conformer à des modes d'expression habituels du champ de la littérature d'environnement.

Qu'est-ce qui est le plus efficace dans le patient travail que mène Aldo Leopold afin d'assurer l'autorité de sa propre parole ? Est-ce la capacité à investir des thématiques existantes ? Est-ce le savoir-faire de l'écrivain qui sait montrer, avec la légèreté qui est de mise lorsque l'on ne veut pas lasser, toute l'étendue de son érudition de naturaliste ? Est-ce encore la capacité à travailler une mémoire de l'écologie qui fait sien le savoir de ses prédécesseurs, pour éviter de se poser en pionnier ? Tout contribue à l'effet général produit, qui est un effet de novation, mais aussi un effet de novation raisonnable, respectueuse d'une culture déjà amorcée dans ses ambitions et dans ses buts. Si Aldo Leopold a le pouvoir d'être crédible en développant la dimension prescriptive de son écriture, c'est qu'il ne vient pas seul, et qu'il sait profiter de l'élan donné par l'état préalable d'un champ de réflexion au moins partiellement constitué. Aldo Leopold nous enseigne que pour comprendre le pouvoir de persuasion de l'écriture d'environnement, ce ne sont pas les typo-

36. Thomas J. Lyon, « A Taxonomy of Nature Writing », in *The Ecocriticism Reader*, eds., Cheryl Glotfelty & Harold Fromm (Athens : The University of Georgia Press, 1996), 276-281.

logies qui vont nous aider. Leopold a écrit comme tel ou tel ; mais il a surtout pensé comme tel ou tel, ou poussé un pas plus loin telle ou telle idée déjà conçue par d'autres. Son talent a été d'être un vulgarisateur qui a su maintenir au sein d'une constante recherche du bonheur de l'expression une capacité d'invention théorique très sûre. Aldo Leopold, outre son influence dans l'Université, a été un éducateur dans la cité. Il formulait ainsi sa conception de la tâche éducative :

The problem, then, is how to bring about a striving for harmony with land among a people many of whom have forgotten there is any such thing as land, among whom education and culture have become almost synonymous with landlessness. This is the problem of "conservation education." [Leopold, *Almanac* 210]

L'éducation à l'idée de protection de la nature est plus facile, certes, dans un pays intéressé plus tôt à ces questions que d'autres. La chance d'Aldo Leopold est bien d'être américain, c'est-à-dire d'être déterminé par un monde où la terre n'a pas mauvaise réputation. Il y avait là pour lui une chance supplémentaire d'autorité. C'est sans doute aussi la raison pour laquelle les questions d'environnement ont été accessibles à un public de lettrés aux États-Unis avant de l'être en Europe, où les interrogations de cet ordre sont longtemps restées confinées dans les cercles repliés sur eux-mêmes des chercheurs et des universitaires. Aldo Leopold a donc bénéficié d'un contexte favorable. En outre, il a fait avancer la réflexion et raffermi des idées existantes, confortant ainsi le modèle de l'homme de réflexion dans un siècle plus occupé de culture matérielle que de culture naturelle.